

## Après-midis des cartels éphémères

Emmanuelle Moreau

### L'argent, la dîme et l'objet a \*

Ce thème recouvre des niveaux d'approches variés, j'ai essayé d'en attraper quelques-uns... d'en faire une série, mais la finalité reste la cure avec ces deux temps que sont l'entrée et la fin d'une analyse. Je me suis servie du livre de Pierre Rey pour appuyer mes propos.

Quand j'ai commencé à réfléchir à ce thème, ce qui s'est présenté spontanément à l'esprit, c'est l'argent, l'argent que l'on donne au cours d'une analyse durant de longues années... les sacrifices matériels que cela représente et le temps, le temps consacré à ce travail avec les doutes, les moments arides de l'analyse mais aussi les satisfactions. L'analyse opère des moments de passe, des remaniements, apportant un changement dans la position subjective de celui qui accepte de se soumettre au transfert. C'est dans le fil de cet objectif que le prix demandé pour une séance par l'analyste ne laisse rien au hasard. Il doit refléter le poids que celui qui vient voir un analyste donne à sa parole, à son symptôme, à son image... La dimension narcissique est d'emblée mise en jeu dès la première rencontre.

L'argent prend sens, valeur symbolique dès les premiers entretiens, que ce soit du côté de l'inscription d'un individu dans un travail, il faut donner du poids à la demande initiale, que du côté du signifiant quand le travail de la cure a pris son essor. L'argent vient dans la chaîne métonymique, dans les dits de l'analysant comme représentant de l'objet de la pulsion.

Voici ce que dit Pierre Rey dans son livre, *Une saison chez Lacan* : « Lacan debout dans l'embrasement de la porte. Le cérémonial des billets glissés dans sa main à la limite exacte où chaque analysant, ni trop ni pas assez, soupesé par lui, y puisse sentir la contrainte et, par son biais, *faire retour au réel*<sup>1</sup>. » Comment comprendre « ce retour au réel » ? Pierre Rey témoigne du peu de poids qu'il donnait à l'argent, particulièrement en jouant dans les casinos, je le cite : « Cet argent *a-liéné*, en ce sens que rien

ne le rattache à ce qui aurait dû le faire naître, talent, idées, efforts, de l'argent impayé – son seul rapport est à la chance, elle ne vient pas de moi, elle m'est *extérieure*<sup>2</sup>. » Le livre de Pierre Rey ne dit rien de la cure en elle-même, plutôt est-il le récit d'un virage que prend la valeur de l'argent dans la vie de cet homme, de l'obligation d'en avoir pour payer ses séances, jusqu'à l'assomption de son désir d'écrire qui va se conjindre avec celui d'obtenir une indépendance financière, soit de l'argent qui vient de ce qui « le fait naître ».

Pierre Rey parle d'un « éveil », comme d'une rupture de discours que lui apporte la cure, éveil sur sa jouissance, sur ce qui le singularise comme parlêtre. Cet éveil est passé par l'argent qu'il devait donner à chaque séance. Jusqu'alors, « l'argent, c'était de la merde ». L'objet pulsionnel est remis dans la course des dits. Ce faisant, l'argent devient symptôme. L'argent devient réel comme représentant de l'objet pulsionnel, et en même temps il entre dans le défilé des signifiants.

Freud avait formulé que « d'importants facteurs jouent leur rôle dans l'appréciation de l'argent<sup>3</sup> ». En conséquence, les individus traiteront de la même façon les questions d'argent et les faits sexuels, avec la même duplicité, la même prudence et la même hypocrisie. D'où l'importance pour Freud de parler des questions d'argent avec autant de franchise qu'il en exige de ses patients à propos de la sexualité. Par ailleurs, il observe que l'exigence du paiement de « l'heure retenue », c'est-à-dire de faire payer la séance même si l'analysant ne vient pas, permet de se rendre compte, avec les années, de « l'importance du facteur psychogénétique dans la vie quotidienne des humains et de la fréquence des maladies scolaires comme de l'inexistence des hasards ». L'exigence du paiement peut être un outil au service de l'association libre.

Cette franchise sur la question de l'argent concerne l'analyste autant que l'analysant. Freud évoquait volontiers ses honoraires et le temps qu'il consacrait à ses patients : « L'analyste ne conteste pas que l'argent doive, avant tout, être considéré comme un moyen de vivre et d'acquérir de la puissance<sup>4</sup>. » La pratique de la psychanalyse ne rapporte pas autant d'argent qu'une spécialité médicale et, dit-il, la durée des séances réduit le nombre de patients. Il ne s'agit pas de se considérer en philanthrope désintéressé.

Pourtant, Freud a pratiqué des cures gratuitement. Si cela a pu permettre, dans certains cas, d'arriver à des résultats satisfaisants auprès de personnes sans ressources, la gratuité provoque des effets de résistance dans le transfert, entre ce que cela peut générer comme fantasme ou comme sentiment de révolte, contre la reconnaissance que cette gratuité implique.

Citons l'exemple de l'Homme aux loups, qui se considérait comme « le fils préféré de Freud ». Durant des années, le cercle des analystes viennois a subventionné le patient de Freud à la demande de ce dernier, en plus de la gratuité des séances après que la guerre l'a ruiné. Cette aide a contribué à la construction de cette représentation mégalomaniacale, délirante.

Pierre Rey écrit à propos de sa cure avec Lacan : « À la boule qui me serrait la gorge quand je lui annonçais en préambule que je n'avais pas de quoi lui régler la séance, c'était mon cas. Je suppose que, dès le début de la cure, il modulait ses tarifs à la tête du client, selon son angoisse ou la probabilité de son statut social. Quelques francs pour la torture des plus démunis, des fortunes pour la certitude affichée des autres : il fallait que la somme exigée, qu'elle que fût l'étendue des ressources de sa pratique, entamât le seuil au-delà duquel, cessant d'être négligeable, elle *dérangeait*, elle *privait*. À ce prix seulement, elle dégageait le terrain et la libérait du joug de la reconnaissance <sup>5</sup>. »

Après ces premières considérations sur le paiement, je me suis posé la question suivante : le paiement des séances d'une cure peut-il être considéré comme une dîme ? Cette question est venue en réfléchissant à la fonction de cet argent donné à l'analyste. Cet argent ne sert pas à acheter un objet, ni un service, ce n'est pas une transaction commerciale. La dîme au sens originel, d'avant le capitalisme, « était une somme payée aux ordres mendiants pour assurer leur subsistance <sup>6</sup> ». Je me réfère au texte de Colette Soler : « Devenir homme ». Cette dîme s'établissait dans un « donnant-donnant », c'est son expression, donnant-donnant permettant la survie des ordres mendiants moyennant l'intercession pour la vie éternelle en récompense, pour le croyant <sup>7</sup>.

Si cet argent sert aux besoins de l'analyste, comme moyen de subsistance, qu'est-ce qui pourrait être mis dans la balance pour l'analysant ? Ce pourrait-il être l'éveil dont parle Pierre Rey dans son récit, l'éveil à sa singularité de jouissance ?

La relation entre l'analyste et l'analysant fait lien, car elle s'origine d'un discours, le discours de l'analyste. Et Colette Soler de rappeler que les quatre discours de Lacan construisent un ordre inégalitaire. Il y a toute l'épaisseur du transfert entre l'analyste et l'analysant, transfert mettant en jeu ce que Freud appelle la question sexuelle, soit l'objet « a » de Lacan, l'objet de la pulsion. Ce transfert nécessite l'avènement du sujet supposé savoir auquel l'analysant se soumet durant un temps.

Faire de l'argent des séances une dîme, dans son sens originel, serait la négation de ce lien particulier, ce serait faire la promesse d'un « lendemain

qui chante » à celle ou celui qui vient chercher de l'aide, ce serait introduire de la croyance comme « l'intercession pour la vie éternelle », sans payer le vrai prix de ce que l'analyse promet, sans en passer par le corps...

Alors reprenons la question : qu'est-ce que l'on paie en psychanalyse ? Ce que l'analyse promet, et non pas promet, c'est un désir inédit, un désir singulier constatable dans ses effets, dans la vie quotidienne d'un individu. C'est ce qui est attendu, visé. « Il n'y a pas d'autre bien que ce qui peut servir à payer le prix pour l'accès au désir – en tant que ce désir, nous l'avons défini ailleurs comme la métonymie de notre être », dit Lacan <sup>8</sup>. Le service des biens que Lacan dénonce dans *L'Éthique de la psychanalyse*, au service de la loi pour tous, et donc forcément injuste et féroce, ne peut avoir de valeur éthique que dans l'avènement d'un désir singulier.

Nous pourrions dire finalement que ça n'a pas de prix, ce désir inédit, et cependant il est conséquent d'une perte, une perte qui a des effets de corps. Cette perte, c'est la renonciation à la jouissance à laquelle le sujet consent ou non au cours de son analyse et qui en passe par le symptôme. « La façon dont chacun souffre dans son rapport à la jouissance, dit Lacan, pour autant qu'il ne s'y insère que par la fonction du plus-de-jouir, voilà le symptôme <sup>9</sup>. »

Le prix à payer pour l'avènement de ce désir n'est donc pas seulement du côté des biens, de l'argent des séances, il est aussi dans l'assomption de la castration de jouissance et dans le fait que le sujet accepte de se séparer de cet objet pulsionnel, cet objet plus-de-jouir, cet objet *a* qui le représente. Finalement, le prix des séances, c'est le prix de la perte d'une jouissance symptomatique, c'est le prix du décollement de cet objet qui vient identifier un temps le sujet. C'est ce que François Terral a développé dans son exposé à Clermont-Ferrand : cet objet confère une dignité au sujet.

J'en réfère encore à Pierre Rey à qui Lacan demandait un prix exorbitant pour le paiement de ses séances. C'était une privation, c'est son mot, privation visant la jouissance qu'il prend à étaler son argent, le disperser, le jouer dans des casinos, cet argent sans valeur, de la merde, c'est son mot... c'est lui comme sujet qui est représenté à ce moment-là.

Lacan va chercher dans la tragédie antique l'exemple d'Œdipe comme démonstration de cette perte : il est la castration même. Œdipe, c'est la passion du savoir, savoir le fin mot sur le désir, c'est là où s'est réfugié son désir endormi. C'est ce désir de savoir qui l'anime quand il répond à la Sphinx qui le conduit à Jocaste. Pourquoi Lacan parle-t-il de lui comme de la personnification de la castration ? Car « il lui arrive ceci, non pas que les écailles lui tombent des yeux, mais que les yeux lui tombent comme des écailles <sup>10</sup> ». Œdipe se crevant les yeux échappe aux apparences pour arriver

à la vérité. Que lui reste-t-il, demande Lacan, quand disparaît de lui, sous la forme de ses yeux, un des supports élus de l'objet  $a$  <sup>11</sup> ?

Cette séparation d'avec l'objet  $a$  est représentée par cette énucléation mettant à nu un vide originel, vide qui reste voilé pour l'homme du commun. Lui, il le vit dans sa chair, et choisit la mort réelle en punition d'une faute qu'il n'a pas commise ; ce faisant, il renonce à s'inventer comme sujet. « Il s'arrache du monde des vivants », ce sont les termes de Lacan, plutôt que de s'arracher aux services des biens. Œdipe ne renonce à rien concernant les privilèges dus à son rang. Il n'y a pas l'émergence d'un désir singulier. S'il incarne la castration, et il en paie le prix dans sa chair, Œdipe vient démontrer qu'il faut le consentement du sujet pour supporter le manque originel, le vide ressenti. C'est le temps de la cure qui le permet, ou non. Ce qui d'ailleurs peut arrêter une analyse.

Je passe à une autre approche de notre thème. Dans l'intitulé « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse », le « on » désigne l'analysant mais aussi l'analyste... Je veux juste faire ici une remarque et une hypothèse.

Une remarque faite à la sortie du premier confinement, qui m'avait amenée comme beaucoup d'analystes à proposer des séances par téléphone. Un constat parmi d'autres, celui-là intéresse notre thème. Un certain nombre de personnes que je n'avais pas reçues auparavant en présentiel, ont fait une demande par téléphone. Et une partie d'entre elles ne m'ont jamais payée... Le prix des séances avait été discuté auparavant avec chacun au téléphone. La plupart n'ont pas effectué le paiement de leurs séances, geste qui ne peut être pris uniquement pour de la malhonnêteté. Je l'interprète comme un refus de paiement.

Qu'est-ce qui n'a pas fonctionné ? Rappelons déjà la parole énoncée à l'époque sur toutes les ondes, le « quoi qu'il en coûte » de notre président. Justement, les aides financières déversées sans contrepartie dans l'urgence du moment montrent que ça ne coûtait rien ou pas grand-chose... Les demandes d'aide ne coûtaient rien. Juste le prix d'un appel à un numéro « gratuit », pour déverser une parole qui n'a pas *fait retour au réel*, comme le dit avec ses mots Pierre Rey.

L'analyste aurait été mis au service des biens par la parole présidentielle. Peut-être était-ce ainsi bien avant la période de confinement. Mais ce qui aurait dû opérer un retournement de la demande afin de lui donner son poids de réel, c'est la présence corporelle de l'analyste. Présence mettant en jeu, il me semble, la question du narcissisme.

L'hypothèse est la suivante : au moment où un individu vient voir un psychanalyste, le transfert n'est pas encore là, voire il n'est pas encore

opérant. Mais il y a une accroche qui passe alors par une demande de reconnaissance identitaire, sociale, de celui qui vient, qui n'est pas encore un analysant. Cette reconnaissance mobilise ce que Colette Soler appelle le « phallo-narcissisme » ou encore « le narcissisme de l'escabeau <sup>12</sup> ». Cette demande de reconnaissance de celui qui n'est pas encore un analysant consiste à faire payer une dîme à l'analyste.

Cette dîme n'est pas la dîme originaire dont je parlais précédemment, Lacan en parle dans la deuxième conférence sur Joyce : « "L'homme a un corps", ne veut rien dire, s'il n'en fait pas à tous les autres payer la dîme <sup>13</sup>. » Cette dîme consiste dans un don de tous les autres, don de leur regard et de leur voix comme supports de cet escabeau – notons que ces deux objets pulsionnels sont deux objets plus-de-jouir en lien avec le désir. Pour Colette Soler, c'est par exemple le modèle du vedettariat. Ce qui m'a interpellée dans sa démonstration, c'est que ce lien du donnant-donnant mobilise le désir et les pulsions et peut produire de belles inventions...

Le narcissisme de l'escabeau, c'est l'image du corps, corps vidé de sa jouissance offrant une identité au corps prolétaire quand le discours du maître ne fonctionne pas, dans les lieux où il ne fonctionne pas. Faire payer la dîme, je cite Colette Soler, « ce n'est plus une dîme pour la survie, pour l'autoconservation du corps vivant des besoins [...] mais pour une survie du Je, comme identité distinguée <sup>14</sup> ». Ce n'est plus la dîme originelle mais celle qui fait LOM <sup>15</sup>.

Lors des premières rencontres avec un analyste, cette accroche mobilise le sujet – il faudrait plutôt dire le *parlêtre*, car la jouissance pulsionnelle est mise dans le circuit des dits. Encore faut-il que l'analyste soit là, avec son corps, pour faire don de son regard et de sa voix. Ce premier lien ne garantit pas la poursuite vers l'analyse, mais donne à cette rencontre son poids de réel. Ce n'est plus une parole vide qui ne coûte rien, du fait de la présence corporelle de l'analyste. Pierre Rey, reçu pour la première fois par Lacan, met en acte cette demande de reconnaissance identitaire : « Je m'étais vêtu pour le séduire. Tweed, velours, cachemire [...] De toute évidence, malgré les patients que j'avais aperçus dans la salle d'attente, il n'attendait que moi. La porte de son cabinet se referma sur nous. »

Évidemment, l'analyse est par essence le lieu de la castration de l'escabeau, l'analyste y opérant par son acte, « un acte sans rétribution », tellement sans rétribution que dans chaque cure l'analyste est le « rebut de l'opération <sup>16</sup> ». Cela rejoint ce que dit Lacan : l'analyste paie de ses mots, il paie de sa personne. Mais ça, c'est dans un second temps.

- 
- \*[↑](#) Texte présenté lors de l'après-midi des cartels éphémères à Toulouse, le 15 octobre 2022.
1. [↑](#) P. Rey, *Une saison chez Lacan*, Paris, Robert Laffont, coll. « Points », 1989, p. 67.
  2. [↑](#) *Ibid.*
  3. [↑](#) S. Freud, « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2005, p. 90.
  4. [↑](#) *Ibid.*
  5. [↑](#) P. Rey, *Une saison chez Lacan, op. cit.*, p. 67.
  6. [↑](#) C. Soler, « Devenir homme », *Revue de psychanalyse du Champ lacanien*, n° 21, *Le Devoir d'interpréter*, juin 2018, p. 154.
  7. [↑](#) *Ibid.*
  8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 370-371.
  9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 41.
  10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 140.
  11. [↑](#) *Ibid.*
  12. [↑](#) C. Soler, « Devenir homme », art. cit., p. 156.
  13. [↑](#) J. Lacan, « Joyce le symptôme II », dans *Joyce avec Lacan*, sous la direction de J. Aubert, Paris, Navarin Éditeur, 1987, p. 33.
  14. [↑](#) C. Soler, « Devenir homme », art. cit., p. 155.
  15. [↑](#) Je vous renvoie au texte de C. Soler. Faire LOM, *se lomeliser*, c'est « se faire homme » au temps du capitalisme.
  16. [↑](#) C. Soler, « Devenir homme », art. cit., p. 160.